A mon cher ...
Bernard Lop...

BIBLIOTHÈQUE
DU THÉATRE MODERNE

LA VEILLÉE
ALLEMANDE

DRAME EN UN ACTE

PAR

BERNARD LOPEZ

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Belleville, le 21 novembre 1863.



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens.

1864

LA VEILLÉE
ALLEMANDE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

LA VEILLÉE ALLEMANDE

DRAME EN UN ACTE

PAR

BERNARD LOPEZ

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Belleville, le 21 novembre 1863.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens.

1864

PERSONNAGES :	ACTEURS :
WALDECK, pasteur de village.	MM. LINGÉ.
UN PROSCRIT.	DALBERT. / BERTAL.
SCHLICK, brigadier de la gendarmerie Badoise.	BOULLAND.
AMÉLIE, fille de Waldeck.	Mlle. DORVAL.

La scène se passe en 1815, dans le grand duché de Bade, au village de Fribourg.

S'adresser pour la mise en scène à M. Lingé, régisseur-général au théâtre de Belleville.

LA VEILLÉE
ALLEMANDE

Une salle de rez-de-chaussée dans la maison du pasteur Waldeck, porte au fond ; à droite du spectateur au fond une fenêtre, et à gauche, un escalier praticable; une porte en haut de l'escalier, et une autre de ce même côté au premier plan ; à droite une grande cheminée et une armoire ; table en bois de chêne sur le devant de la scène à gauche, avec une nappe et deux couverts, et à droite, un rouet.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, puis LE PROSCRIT.

AMÉLIE, laissant son rouet s'arrêter, prenant un livre et lisant.

Rien ne console
De son adieu...
Je deviens folle
Mon Dieu... mon Dieu !

Mon âme est vide,
Mon cœur est sourd !
J'ai l'œil livide
Et le front lourd !

Ma pauvre tête
Est à l'envers !
Adieu la fête
De l'univers !

En sa présence
Le monde est beau ;
En son absence
C'est un tombeau !

Rien ne console
De son adieu;
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

A la fenêtre
Son œil distrait
Me voit paraître
Dès qu'il parait.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors;
Qu'il entre ou sorte
J'entre ou je sors.

Joyeuse ou sombre,
Selon sa loi,
Je suis son ombre,
Et non plus moi!

Rien ne console
De son adieu!
Je deviens folle...
Mon Dieu, mon Dieu!

(Le Proscrit entre par le fond pendant ces deux derniers vers.)

LE PROSCRIT.

Amélie!

AMÉLIE, tressaillant.

C'est vous!

LE PROSCRIT.

Quelle triste et mélancolique poésie lisez-vous donc là?....

AMÉLIE.

Vous ne la connaissez pas?

LE PROSCRIT.

Non!

AMÉLIE.

On voit bien que vous êtes Français; chez nous autres Allemands, cette chanson est populaire, et il n'y a pas une jeune fille qui ne la sache... c'est la Marguerite au rouet de notre grand poëte Goëthe.

LE PROSCRIT.

Ah! oui, je me la rappelle maintenant. Hélas! pauvre Amélie, Dieu vous garde du sort de Marguerite; quant à moi, j'éprouve une des plus grandes douleurs de Faust.

AMÉLIE.

Laquelle?

LE PROSCRIT.

Il faut que je parte... que je m'éloigne... que je vous quitte, Amélie.

AMÉLIE.

Ah! vous partez?

LE PROSCRIT.

Ne savez-vous pas que je quitte la France, que je fuis, que je me cache... et n'est-ce pas la première chose que je vous ai dite en me présentant il y a trois jours à vous!... « J'ai faim... j'ai soif... je suis proscrit!...

AMÉLIE.

Courez-vous quelque nouveau danger? a-t-on découvert votre retraite?

LE PROSCRIT.

Ma retraite? mon bon génie hospitalier, il est temps que je vous fasse un aveu; ma retraite, c'est votre maison même.

AMÉLIE, effrayée.

Notre maison même. — Vous êtes caché dans la maison de mon père... sans la permission de mon père?

LE PROSCRIT.

Rassurez-vous, Amélie.... Cette maison, je vais la quitter. Pardonnez-moi donc ma hardiesse, ou plutôt faites la part de la nécessité, où je me trouve, de me dérober aux recherches dont je suis l'objet.

AMÉLIE.

Mais dès le premier jour, Monsieur, ce me semble, après que vous eûtes repris quelques forces, vous me demandâtes votre route, et combien il vous fallait de temps pour gagner la lisière de la forêt Noire, je vous dis alors que, du haut de la petite montagne qui domine le village, vous pouviez l'apercevoir et que trois ou quatre lieues à peine vous en séparaient... vous me quittâtes et je vous crus sauvé! Le lendemain je vous revis.... Pourquoi êtes-vous resté?.. vous ne me l'avez pas dit... il est vrai que je ne vous l'ai pas demandé!...

LE PROSCRIT.

Pourquoi je suis resté, Amélie! je vais vous le dire? Ce hangar sombre qui est dans la cour, c'est là que je m'étais réfugié... la fenêtre de votre chambre donne sur cette cour... ou plutôt, dominant cette cour, permet à la vue de s'étendre sur la campagne... pour plus grande sûreté, j'avais attendu la nuit, j'allais partir, tout à coup votre fenêtre s'ouvrit et vous parûtes à votre fenêtre.... Je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes belle, Amélie... mais placée comme vous l'étiez alors... sous un rayon de la lune, vous étiez ravissante... vous teniez à la main un bouquet de roses... je ne sais quel sentiment intérieur vous animait et plus encore que ce rayon de

lune, illuminait votre visage; mais les yeux fixés sur la route que j'eusse dû suivre si je ne fusse pas resté, vous effeuillâtes votre bouquet en jetant les débris au vent qui les emportait dans la direction de cette forêt Noire, où vous me croyiez déjà... vous demeurâtes longtemps ainsi à la fenêtre et moi, je passai tout ce temps à vous regarder... et, lorsqu'enfin votre fenêtre se referma, je n'eus plus le courage de repartir.

AMÉLIE.

Et aujourd'hui... vous partez cependant...

LE PROSCRIT.

Aujourd'hui, j'ai vu rôder dans le village, les uniformes de la ville voisine, et je ne doute pas que ce ne soit moi qu'ils poursuivent.

AMÉLIE.

Mon Dieu !.. que faire alors?

LE PROSCRIT.

Oh! pour moi, peu m'importerait, Amélie... mais la découverte d'un proscrit dans votre maison, compromettrait votre père... vous surtout qui, sur la prière que je vous en ai faite, m'avez gardé le secret.

AMÉLIE.

Et ce secret, Monsieur, je l'ai gardé d'autant plus volontiers que mon père, je ne sais pourquoi, lui si bon, si chrétien, si miséricordieux... a voué une haine implacable à vos compatriotes.... Dix fois, à la simple vue d'un Français, je l'ai vu pâlir... si cependant, vous trouvez plus de sûreté à rester qu'à fuir, restez.... la vie d'un homme est une chose si précieuse aux yeux du Seigneur, que le Seigneur, je l'espère, me pardonnera ce que j'ai fait.

LE PROSCRIT.

Vous êtes un ange, Amélie, mais ce n'est pas seulement le danger que je cours qui m'éloigne de vous, j'ai une pieuse mission à remplir.... Je vais en Westphalie à la recherche d'une jeune fille... belle comme vous, mais qui fût moins heureuse que vous... Cette mission accomplie, je serai libre... et quelque soit le danger que je coure en demeurant sur les frontières de France... oh! je vous jure que je reviendrai... quand ? je n'en sais rien; mais je vous demande trois mois... me promettez-vous si vous me revoyez dans trois mois de me reconnaître?

AMÉLIE.

Vous ne mettez pas ma mémoire à une grande épreuve, Monsieur, et j'ai l'habitude de garder plus longtemps que cela le souvenir de mes amis.

LE PROSCRIT.

Adieu donc, Amélie... voici la nuit qui tombe... l'obscurité

qui s'épaissit. (Allant à la fenêtre.) Vous m'avez dit, n'est-ce pas de suivre l'allée de peupliers, et de prendre le chemin à droite, au-delà du petit ruisseau ?...

AMÉLIE.

Oui; mais l'allée de peupliers est de ce côté, en face de la porte et vous ne pouvez la voir de la fenêtre.

LE PROSCRIT.

Oh ! c'est que je ne regarde pas la route que je vais suivre pour m'éloigner... je regarde celle que j'ai suivie pour venir....

AMÉLIE.

Pauvre exilé !... je comprends!

LE PROSCRIT, immobile et triste.

Quelle folie!... Tenez, Amélie, je donnerais un an de ma vie avec votre amour... dix ans de ma vie... si vous ne devez pas m'aimer, pour voir encore une fois à travers les brouillards du Rhin, la flèche de Strasbourg.

AMÉLIE.

Oui... ce serait la patrie.

LE PROSCRIT.

Eh! bien, Amélie, une grâce!

AMÉLIE.

Laquelle?

LE PROSCRIT.

Ne me laissez point partir sans que j'emporte un souvenir de votre douce pitié pour moi.... Donnez-moi ce bouquet de violettes, je vous en supplie!

AMÉLIE, avec tristesse.

Ce bouquet ?

LE PROSCRIT.

Oui... Ce sera un talisman qui me protègera dans ma fuite.

AMÉLIE.

Triste talisman, Monsieur, vous ignorez où ces fleurs ont été cueillies !

LE PROSCRIT.

Elles vous ont touchée, et c'est à ce titre que je vous les demandais.

AMÉLIE.

Elles ont été cueillies dans le cimetière voisin, sur la tombe de ma sœur, morte il y a aujourd'hui trois ans... au reste, chaque matin, je cueille sur la même tombe, un bouquet pareil dont le parfum m'enveloppe toute la journée. Ce parfum, c'est pour moi, comme une émanation de l'âme de ma pauvre sœur.

LE PROSCRIT.

Pardon... je retire ma demande... Il m'était passé par l'esprit ou plutôt par le cœur, que ce bouquet venant de vous, me serait une égide au milieu du danger.

AMÉLIE.

Oh! le voici alors! Et si je fais mal, que Dieu me pardonne.

LE PROSCRIT.

Merci! merci, Amélie!... Et maintenant je pars, deux fois exilé!... Exilé loin de la France, exilé loin de vous; mais je reviendrai, oh! oui, je reviendrai!... Amélie ne m'oubliez point dans vos prières.

AMÉLIE.

Pour qui prierais-je? je ne sais pas même votre nom?

LE PROSCRIT.

Priez pour le capitaine Robert.

AMÉLIE, jetant un coup d'œil par la fenêtre.

Mon père! oh! mon père!... Partez! partez!

LE PROSCRIT.

Au revoir, Amélie... au revoir! (Il sort).

SCÈNE II

AMÉLIE, seule.

Le Capitaine Robert!... Oh! mon Dieu! ai-je donc fait mal, que mon cœur bat si fort? oh! non... ma conscience est calme... cette haine que je ne sais pourquoi mon père porte aux français, sera mon excuse vis à vis de lui... et maintenant que l'étranger est parti, je dirai tout à mon père. (La nuit est venue).

SCÈNE III

AMÉLIE, LE PASTEUR, entrant.

LE PASTEUR.

Amélie... où es-tu donc?

AMÉLIE.

Me voilà, mon père.

LE PASTEUR.

Viens ici et embrasse-moi, une fois pour toi d'abord, puis une fois encore pour celle qui n'est plus là.

AMÉLIE.

Oh! oui, mon père, je vous embrasserai tant de fois pour moi et pour elle que vous ne vous apercevrez plus qu'il vous

manque une fille. (Lui prenant son manteau et sa canne.) Donnez!

LE PASTEUR.

Pourquoi donc es-tu sans lumière?

AMÉLIE.

C'est vrai... voici la nuit. (Elle allume une bougie, puis voyant le pasteur un sac à la main.) Tiens!... qu'apportez-vous donc là?

LE PASTEUR.

Ta dot, mon enfant.

AMÉLIE.

Ma dot?

LE PASTEUR, lui présentant le sac.

Soulève.

AMÉLIE.

Oh! comme ce sac est lourd!

LE PASTEUR.

Il contient deux mille thalers.

AMÉLIE.

Deux mille thalers!... oh! mon père, voilà donc pourquoi depuis si longtemps vous vous imposez toutes sortes de privations.

LE PASTEUR.

Quelles privations?

AMÉLIE.

Voilà donc pourquoi vous travaillez au delà de vos forces.

LE PASTEUR.

Où vois-tu donc que je travaille tant, petite fille?

AMÉLIE.

A vous seul, vous béchez, vous taillez, vous sarclez toute notre vigne.

LE PASTEUR.

Mon enfant, la vigne est une des paraboles de l'Évangile, et à ce titre, je ne saurais trop soigner la mienne.

AMÉLIE.

Vous vous sacrifiez pour moi, mon père; mon père, votre fille vous fait un reproche.

LE PASTEUR.

A moi?

AMÉLIE.

Vous l'aimez trop.

LE PASTEUR.

Ne dis pas cela, mon enfant, car je vais te donner la preuve du contraire.

AMÉLIE.

Oh! par exemple!

LE PASTEUR.

Ne te rappelles-tu pas que j'avais déjà, il y trois ans amassé une dot pareille à celle-ci ?

AMÉLIE.

Oui.

LE PASTEUR.

Comme celle-ci, elle était de deux mille thalers, vint le terrible hiver de 1812, alors je pensai que tu n'avais que quatorze ans... que les pauvres aussi étaient mes enfants, que tu pouvais attendre toi... le bon Dieu t'ayant donné ton pain quotidien, tandis qu'eux, ils avaient faim, ils avaient froid.

AMÉLIE.

Bon père !

LE PASTEUR.

C'était un soir de novembre... un de ces soirs qu'il fait si froid entre le Rhin et la forêt Noire... le vent sifflait, une pluie glacée fouettait les fenêtres, et nous, couverts de bons habits, nous étions là, près du feu pétillant, toi à cette place, moi à celle-ci : te rappelles-tu, Amélie ?

AMÉLIE.

Oui, mon père !

LE PASTEUR.

J'étais rêveur... tu arrêtas ton rouet, tu me regardas et tu me dis : à quoi pensez-vous, mon père ? Ah ! répondis-je, je pense à ceux qui ont faim, à ceux qui n'ont ni vêtements, ni feu ! » et je me levai... et j'allai du même pas chez le notaire, et je lui repris les deux mille thalers qu'il avait en dépôt... le lendemain, tu n'avais plus de dot, ma pauvre enfant ; mais les soixante pauvres du village avaient du pain, du bois et des habits pour tout l'hiver.

AMÉLIE.

Oui, et ce fut dans leurs bouches un concert de bénédictions qui dût réjouir Dieu...

LE PASTEUR.

Et qui l'a réjoui, mon enfant, puisqu'il a permis qu'au bout de trois ans je me retrouvasse à la tête d'une somme pareille... seulement celle-ci, mon enfant, comme tu as dix-sept ans au lieu de quatorze, je te promets qu'elle ne manquera point à sa destination, à moins toutefois que tu ne fasses la conquête de quelque riche cavalier, de quelque beau seigneur.

AMÉLIE, vivement.

Vous croyez la chose possible, mon père ?

LE PASTEUR.

Pourquoi pas ? n'es-tu pas sage, bonne et belle ? car je ne

te dirais pas que tu es belle que tu t'en douterais bien un peu... (Riant.) Orgueilleuse !...

AMÉLIE.

En effet, mon père, et cela me rappelle que ma pauvre sœur Gertrude eut successivement trois amoureux : Ulric, l'étudiant de Leipzig, Wilhem, le fils d'un banquier de Francfort, et enfin le brillant comte Rodolphe de Limbourg... Oh ! mon père... (Souriant avec mélancolie.) C'était notre pauvre Gertrude qui était une orgueilleuse, car elle les dédaigna tous trois.

LE PASTEUR, assombri.

Hélas !

AMÉLIE.

Oh ! mon père, je vous promets bien que je ne serai pas si exigeante, moi...

LE PASTEUR.

Oui, oui... tu te marieras, mon enfant, et avec l'aide de Dieu, nous te trouverons un mari digne de toi... En attendant, prends ce sac, si lourd qu'il soit, et va l'enfermer dans l'armoire qui est à la tête de mon lit... voici la clef...

AMÉLIE.

Et ce sera ma dot.... à moins comme vous le disiez tout à l'heure...

LE PASTEUR.

Que pour te bien établir, il te suffise de ton front souriant, de tes yeux limpides et de ta fraîcheur de rose de mai, auquel cas, ce n'est plus moi, mais le bon Dieu qui sera chargé de ta dot. (Il l'embrasse ; elle sort.)

SCÈNE IV

LE PASTEUR, seul.

Je ne lui ai pas dit qu'il manque trois thalers à ses deux mille thalers ; j'en ai, sur ma route, donné un à la vieille Marthe et les deux autres à un pauvre paralytique, qui n'avait plus là Notre Seigneur pour lui dire : « Jette tes béquilles et marche... » mais avant la fin de la semaine ils seront remplacés, j'espère, et la dot se retrouvera intacte.. Vienne alors l'homme digne de ce trésor de sagesse et de bonté... et ma pauvre Amélie sera heureuse.

SCÈNE V

LE PASTEUR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Bon père, l'argent est dans l'armoire et voici votre clef.

LE PASTEUR.

Bien, mon enfant... (Il l'embrasse.) Là... et maintenant je crois qu'il serait temps de souper... qu'en dis-tu ?

AMÉLIE.

Oui, père... (Elle fait trois pas, puis s'arrête et se retourne juste au moment où le pasteur la suit des yeux.)

LE PASTEUR.

Eh bien, qu'as-tu ?

AMÉLIE.

Moi rien... (Elle se tait un moment, et tout-à-coup, appuie ses deux mains sur la table en regardant son père.)

LE PASTEUR.

Amélie !

AMÉLIE.

Mon père...

LE PASTEUR.

Viens donc ici, mon enfant.

AMÉLIE.

Me voilà !

LE PASTEUR.

Est-tu souffrante ?

AMÉLIE.

Non.

LE PASTEUR.

Tu es préoccupée, au moins ?

AMÉLIE.

Oui, j'ai quelque chose à vous dire, mon père... mais pour la première fois, j'hésite, je suis embarrassée, et les paroles m'étouffent.

LE PASTEUR.

Voyons, parle... ne suis-je pas un père indulgent ? Tu ne peux rien avoir de grave à te reprocher...

AMÉLIE.

Qui sait ?... Une bonne action, peut-être.

LE PASTEUR.

Une bonne action... et comment peux-tu te reprocher une bonne action ?

AMÉLIE.

Oh ! ce n'est pas à cause de la bonne action elle-même..... c'est à cause du mystère dont elle a été entourée.

LE PASTEUR.

Qu'est-ce donc, voyons...

AMÉLIE.

Ecoutez-moi...

LE PASTEUR.

J'écoute.

AMÉLIE.

Vous m'avez dit souvent que les pères de nos pères ont subi de longues et cruelles persécutions pour la foi religieuse...

LE PASTEUR.

Oui, autrefois et du temps de Luther et de la guerre de Trente ans.

AMÉLIE.

Et souvent vous m'avez, les larmes aux yeux, raconté les traits de dévoûment de ceux qui, au risque de leur liberté, de leur fortune, de leur vie-même, avaient donné asile à des proscrits.

LE PASTEUR.

Dieu, à ceux-là, a fait, je l'espère, une place à sa droite dans le ciel.

AMÉLIE.

Vous ne m'en voudriez donc pas, mon père, si j'eusse senti mon cœur s'émouvoir de pitié pour un jeune homme qu'une persécution pareille aurait chassé de son pays?

LE PASTEUR.

Pour un proscrit ?

AMÉLIE.

Oui, mon père.

LE PASTEUR.

Et où est ce proscrit ?

AMÉLIE.

Tout à l'heure il était là... mais maintenant il est bien loin, je l'espère.

LE PASTEUR.

Et pour me parler de ce malheureux, tu as attendu qu'il fût parti?

AMÉLIE.

Pardon, mon père, mais ce malheureux, c'était...

LE PASTEUR.

Ah! je devine, c'était un Français.

AMÉLIE.

Oui, un Français, un officier qui s'est compromis en voulant servir, après 1815, une cause encore sacrée à ses yeux et qui a été forcé de fuir la France.

LE PASTEUR.

Tu as bien fait en suivant l'impulsion de ton cœur, mon enfant, mais tu as mal fait en doutant du mien.

AMÉLIE.

Vous l'eussiez accueilli comme moi, n'est-ce pas?

LE PASTEUR.

Sans doute.... Le toit d'un pasteur n'est-il pas le réfuge

naturel du proscrit et de l'abandonné... Et quel âge avait ce proscrit?

AMÉLIE.

Vingt-six ou vingt-huit ans, mon père.

LE PASTEUR.

Alors, c'était un jeune homme?

AMÉLIE.

Devais-je le repousser, parce qu'il était jeune?

LE PASTEUR.

Non, sans doute. (Il regarde Amélie avec attention.)

AMÉLIE, embarrassée.

Comme vous me regardez, mon père!

LE PASTEUR.

Je cherche...

AMÉLIE.

Quoi?

LE PASTEUR.

Le bouquet de violettes que tu as cueilli ce matin sur la tombe de ta sœur.

AMÉLIE.

Le bouquet de violettes?

LE PASTEUR.

Oui... Qu'as-tu fait de ces fleurs?

AMÉLIE, regardant tranquillement le pasteur.

Je pourrais vous dire qu'elles sont perdues ou fanées... mais Dieu me garde de mentir à mon bon père... Ces fleurs... le Français me les a demandées, et je les lui ai données.

LE PASTEUR.

Amélie, jusqu'à ce jour j'ai cité la fille du pasteur comme un modèle à toutes les filles du village...

AMÉLIE.

Je vous comprends, mon père... et je vous réponds sans rougeur et sans honte; l'étranger m'a demandé ce bouquet au nom de la reconnaissance, et je lui ai donné au nom de l'amitié.

LE PASTEUR.

Et tu ne reverras jamais ce jeune homme?

AMÉLIE.

C'est probable, mon père... Cependant...

LE PASTEUR.

Cependant...

AMÉLIE.

Il a dit qu'il espérait revenir, et a pris trois mois pour terme de son retour.

LE PASTEUR.

Amélie... Amélie... défie-toi...

AMÉLIE.

De lui, mon père !... non.

LE PASTEUR.

Les enfants de son pays nous sont fatals.

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire ?

LE PASTEUR.

Je veux dire, Amélie, que ce jour auquel nous sommes arrivés n'est point un jour ordinaire pour toi et pour moi..... C'est le 10 octobre 1815... Triste anniversaire d'une mort mystérieuse et prématurée... Nous ne portons plus le deuil sur nos habits, mais la main du temps si rude et si froide qu'elle soit ne l'a pas encore effacé de nos cœurs.

AMÉLIE.

Non ! mon père... et la chambre de ma sœur demeurée telle qu'elle était à l'époque de sa mort, est un temple où nous éternisons et adorons son souvenir.

LE PASTEUR.

Souvenir de sainte et de martyre... Tu me parlais des Français tout à l'heure, tu me demandes d'où venait la haine que j'ai contre eux : — Eh bien, aujourd'hui, jour de tristesse, jour d'anniversaire et de larmes... je vais te dire, mon enfant, comment Gertrude nous a été enlevée, et par quelle douloureuse voie est remonté au ciel cet ange que Dieu et ta mère m'avaient donné.

AMÉLIE.

Oh ! mon père, quelle terrible aventure est-il donc arrivée à ma pauvre sœur ? que trois ans après sa mort vous ne me parliez d'elle qu'avec cette pâleur et cette émotion...

LE PASTEUR.

Ce qui lui est arrivé, chère enfant, je voulais en faire à ton innocence, un mystère éternel, mais ce Français secouru par toi, ce bouquet de violettes absent, ce retour promis et attendu peut-être, me font un devoir de ne te rien cacher..... Sache donc tout, mon enfant... Si cet étranger revient jamais, je te dirai : « Souviens-toi ! » S'il ne revient pas, je te dirai : « Oublie. »

AMÉLIE.

Oh ! parlez... parlez, mon père.

LE PASTEUR.

Nous devons remonter à six ans, ma chère Amélie... Tu étais alors une gentille enfant jouant encore à la poupée ; un hasard providentiel m'avait fait t'envoyer chez ta tante Newman à Nuremberg, et j'étais resté, moi, à Graffenrode, dont tu te rappelles que j'étais alors le pasteur.

AMÉLIE.

Oh! si je me le rappelle... je crois bien... la petite maison blanche, n'est-ce pas? avec une vigne au-dessus de la porte et des pommiers au fond du jardin.

LE PASTEUR, regardant pour ainsi dire dans le passé.

Hélas! oui, c'est bien cela... moi aussi je la vois.,. pauvre petite maison! habitée par la paix et l'innocence et si bien protégée par les deux chastes sœurs que pendant les dix ans les guerres sanglantes qui bouleversaient l'Europe semblaient craindre de la profaner... Le canon grondait au loin, renversait les murailles puissantes, trouait les riches palais, et respectait l'humble maison du pasteur... Un jour cependant, le bruit de la bataille arriva jusqu'à nous; après une lutte meurtrière, nos soldats furent forcés de battre en retraite, mais le village de Graffenrode situé sur une montagne, leur présenta une situation favorable; ils s'y arrêtèrent, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il était de la plus haute importance pour je ne sais quelle opération stratégique que les Français ne pussent forcer la position... Oh! mon enfant! ce fut un jour sinistre, la lutte se prolongea ardente, opiniâtre, mortelle. Les soldats allemands avaient envahi les maisons du village et de chacune d'elles avaient fait une forteresse. Une compagnie de Croates s'empara de la mienne, en barricada les portes et s'y retrancha comme dans un château-fort. J'étais là, au milieu de ces hommes acharnés au carnage qui faisaient leur devoir en défendant leur pays, et moi, homme de paix, qui crois que les peuples sont frères et n'ont qu'une seule et même patrie, je secouais la tête et priais également pour les amis et pour les ennemis... Ils ne comprirent pas cela, les pauvres aveugles! Ils crurent que du moment où je ne combattais pas pour eux, j'étais contre eux... Ils me mirent alors un fusil à la main et me poussèrent au feu... Mais au milieu de la fusillade, au bruit des balles qui sifflaient à mes oreilles, je disais : Seigneur, vous qui êtes si grand, tout puissant, miséricordieux, faites qu'un jour ces hommes qui s'envoient la mort se donnent le baiser de paix! Tout à coup, je chancelai... une balle m'avait frappé en pleine poitrine... je tombai baigné dans mon sang...

AMÉLIE.

Mon père!

LE PASTEUR.

La dernière chose qu'avaient vue mes yeux en se fermant, c'était ta sœur, éperdue, et agenouillée près de moi. Oh! ce que je souffris dans cette minute qui sépara la vie de l'évanouissement, le jour de la nuit, est incalculable... Il me sembla que c'était la mort elle-même qui venait de me toucher,

que ma vie s'éteignait, et que mon âme, prête à s'envoler, se détachait, violemment de mon corps... j'étendis les mains vers ma fille que j'apercevais encore à travers un voile de sang... j'essayai de balbutier son nom, de la toucher, de la bénir... mais la force me manqua... tout disparut et je m'évanouis.

AMÉLIE.

Mon Dieu !

LE PASTEUR.

Le temps que je restai dans cet état, je l'ignore... mais ce que je sais, c'est qu'en r'ouvrant les yeux à la pure lumière du ciel, j'étais si malheureux que j'eus plus de peine à me résigner à vivre, qu'il ne m'en avait coûté pour me décider à mourir.... Oh ! c'était bien la guerre, la guerre avec toutes ses horreurs, la guerre suivie de son cortège de crimes... on m'avait trouvé couché parmi les morts, un fusil à la main, et l'on ne m'avait épargné que parce qu'on m'avait cru mort; la petite maison blanche n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris fumants. Le village était une vaste ruine. Du sang ! il y en avait partout, dans les sillons des champs et sur le seuil des cabanes, et jusques dans le tabernacle du Seigneur... ce fut là que je trouvai ta sœur, pâle, égarée, mourante... et qui était dans un délire terrible...

AMÉLIE, lui mettant la main sur la bouche.

N'achevez pas, mon père, n'achevez pas...

LE PASTEUR, il s'arrête comme étouffé par les sanglots, puis reprend avec une amère tristesse.

Après cela, on dit que ce fut une bien belle bataille et qui qui fit à la fois honneur à ceux qui attaquèrent et à ceux qui défendirent ; je laissai ma blessure guérir seule, mais hélas ! celle de ta sœur était bien autrement profonde que la mienne, et mes soins au lieu de la cicatriser, l'envenimèrent chaque jour davantage... J'eus beau m'éloigner de Graffenrode, quitter la Westphalie, venir dans le grand duché de Bade, m'appeler Waldeck au lieu de Mittler, te ramener, pauvre innocente, près de cette malheureuse, aux yeux du Seigneur bien certainement aussi innocente que toi, rien ne put la rattacher à la vie, rien ne put la sauver... je la vis pâlir, se pencher, perdre chaque jour un souffle, une haleine, un sourire, jusqu'à ce qu'enfin le 10 octobre 1812, elle expira... en pardonnant...

AMÉLIE.

Pauvre sœur !

LE PASTEUR,

Tu comprends maintenant pourquoi Gertrude ne voulut épouser ni Ulric, l'étudiant de Leipzig, ni Wilhem, le fils du banquier de Francfort, ni même le comte Rodolphe, de

Limbourg ; c'est qu'elle avait été flétrie par le capitaine Robert.

AMÉLIE, étouffant un cri.

Ah !...

LE PASTEUR.

Quoi ?

AMÉLIE.

Par le capitaine Robert ?

LE PASTEUR.

Oui, c'est le nom du misérable qui nous a vêtus de deuil, toi pour un an, ma fille, car à ton âge, le deuil est éphémère... moi pour toute ma vie...

AMÉLIE, écrasée.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE PASTEUR.

Aussi, moi, parole de paix, genou plié devant le Seigneur, moi sacré pour pardonner et bénir, je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est que sa colère n'amène jamais cet homme sur ma route, car je pourrais me tromper et croire que c'est sa justice.

AMÉLIE.

Mon père, au nom du ciel !

LE PASTEUR.

Tu as raison, mon enfant, ne pensons plus à cela, ou n'y pensons plus du moins avec un cœur courroucé, une âme haineuse.... Le souper est prêt, mettons-nous à table... hélas! voilà une place vide qui me fait toujours rêver, aujourd'hui surtout....

AMÉLIE, comme frappée d'une idée et allant prendre un couvert au buffet.

Ah !

LE PASTEUR.

Que fais-tu ?

AMÉLIE.

Cette place était celle de Gertrude... Je mets son couvert là comme autrefois, à notre droite. L'heure du soir est l'heure des illusions, vous croirez qu'elle est absente et qu'elle va revenir. (Elle met un couvert et approche une chaise.)

LE PASTEUR, s'asseyant.

Bonne Amélie !

Amélie s'assied ; moment de silence. Le pasteur laisse tomber sa tête entre ses mains. Amélie pleure silencieusement. Tout à coup on entend la détonation d'une arme à feu.

AMÉLIE.

Un coup de feu !

LE PASTEUR.

Qu'arrive-t-il donc?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PROSCRIT.

AMÉLIE.

C'est lui!

LE PROSCRIT.

Amélie!... M. Waldeck, je suis poursuivi... voulez-vous me sauver une seconde fois!

LE PASTEUR.

Entrez, Monsieur, entrez vîte, je sais tout... vous êtes Français... officier... proscrit....

LE PROSCRIT.

Et proscrit pour une cause honorable, Monsieur, je vous jure... J'ai voulu garder mon serment à celui qui l'avait reçu... Il m'a fallu fuir... j'ai gagné le grand duché de Bade, mais l'acharnement de mes ennemis a obtenu mon extradition à ce qu'il paraît et...

LE PASTEUR.

Silence!

AMÉLIE.

Oh! mon Dieu!

LE PROSCRIT.

Ce sont les pas de ceux qui me poursuivent.

AMÉLIE.

Il est perdu!

LE PASTEUR, montrant la place vide.

Asseyez-vous là... à la place de ma fille... peut-être son âme veillera-t-elle sur vous!

AMÉLIE, à part.

Oh! mon Dieu! est-ce votre colère ou votre miséricorde qui l'amène là...

LE PASTEUR.

On ouvre la fenêtre.... Buvez... mangez et laissez-moi dire.
(Le proscrit s'assied à la table et le pasteur le sert.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, le brigadier SCHLICK.

SCHLICK, à l'appui de la fenêtre.

Bon appétit, monsieur le Pasteur et votre compagnie.

LE PASTEUR.

Qui est là ?

SCHLICK.

Oh! ne vous dérangez pas... c'est moi, monsieur le Pasteur, moi le brigadier Schlick, pour vous servir.

AMÉLIE.

C'était votre colère, ô mon Dieu! pitié pour lui !

SCHLICK.

Le bourgmestre m'a recommandé, monsieur le Pasteur, de mettre des formes avec vous, et vous le voyez, j'en mets... Peut-on entrer?

LE PASTEUR, au proscrit.

De l'assurance ou vous êtes perdu... (Haut), Certainement que l'on peut entrer, il n'y a aucun empêchement... Amélie, lève-toi, et éclaire monsieur Schlick...

AMÉLIE, qui se lève et prend la bougie d'une main tremblante.

Oh! je me meurs !

SCHLICK.

Ne vous dérangez pas, ma belle demoiselle, c'est inutile... (Il emjambe la fenêtre). Voilà... les fenêtres sont nos portes à nous...

LE PASTEUR.

Soyez le bienvenu, monsieur Schlick.

SCHLICK, sans perdre de vue le proscrit.

Mademoiselle, comme vous êtes très-pâle... et que cette pâleur peut naturellement être attribuée à mon apparition inattendue, je veux d'abord vous prouver que je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

LE PASTEUR.

Oh! brigadier, tout au contraire... et vous êtes connu pour un excellent garçon.

AMÉLIE, faisant un effort pour se remettre et sourire.

Je me rappelle, monsieur Schlick, vous avoir souvent entendu disputer avec mon père...

SCHLICK.

Disputer, mademoiselle... avec un homme comme monsieur Waldeck, oh ! j'espère que je n'ai jamais eu le malheur de commettre une pareille impertinence...

AMÉLIE.

Si fait, monsieur Schlick, et je vous dirai même à quel propos... c'était à propos des français.

SCHLICK.

Oh! pour cela, c'est possible... sur le chapitre des français, je suis intraitable... j'adore les français... moi, et monsieur Waldeck les déteste.

LE PASTEUR.

C'est vrai.

SCHLICK.

Ah ! il faut qu'ils vous aient fait quelque rude avanie pendant les dernières guerres... Au reste, vous étiez en Westphalie, ça chauffait dur ! Quant à moi, c'est différent, mademoiselle, et monsieur votre père n'a aucun motif de m'en vouloir... Je suis badois, natif de Baden-Baden... J'ai donc commencé par être allemand, puis, comme le grand Duché de Bade est devenu français où à peu près, j'ai fait naturellement comme le grand duché de Bade... mais voilà que maintenant depuis les derniers traités on nous remet la confédération du Rhin sur un nouveau patron... de sorte que le grand duché de Bade redevient un morceau de l'Allemagne... Alors moi, qui suis un morceau du grand duché, vous comprenez, je redeviens allemand !

LE PASTEUR.

Si bien, monsieur Schlick?...

SCHLICK.

Si bien, monsieur le Pasteur, que ne sachant plus trop ce que j'étais, je me suis, pour me fixer moi-même, engagé dans la gendarmerie... Ce qui fait que je ne suis plus français, ni allemand... je suis gendarme...

LE PASTEUR.

Enfin, monsieur Schlick ?

SCHLICK.

Enfin me voilà donc gendarme de l'éperon au tricorne, et de plus, brigadier jusqu'à la moëlle des os, et en cette qualité chargé de poursuivre et d'arrêter un français fugitif, un ex-soldat de l'empire qui pour éviter les suites d'une condamnation à mort, s'est réfugié dans le grand duché de Bade.

LE PASTEUR.

Et comment le reconnaîtriez-vous ?

SCHLICK.

On doit m'envoyer de nouvelles informations sur lui... En attendant, j'ai déja son signalement.

LE PROSCRIT, à part.

Mon signalement !

AMÉLIE, à part.

Mon Dieu!...

SCHLICK, regardant le proscrit.

Yeux bleus, cheveux noirs, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches, taille de cinq pieds quatre pouces... âge vingt-six ou vingt-huit ans... vous comprenez, quand on a un peu d'habitude, c'est tout ce qu'il en faut pour dévisager

un homme... D'ailleurs, d'un moment à l'autre, nous attendons de nouveaux renseignements.

AMÉLIE.

Mais tout cela, monsieur Schlick, ne nous explique pas...

SCHLICK.

L'objet de ma visite?... c'est vrai... J'y arrive... Imaginez-vous qu'il y a trois jours que nous guettons ce pauvre français.... sans pouvoir mettre la main dessus... quoique nous sachions pertinemment qu'il rôde aux environs... mais ce soir, un de mes hommes que j'avais mis en embuscade au bout du village a vu une ombre qui se glissait doucettement le long d'une haie. Il a cru reconnaître l'invividu, et lui a barré le chemin.. mais lui, s'est rejeté en arrière, mon gendarme s'est mis à sa poursuite et il allait le saisir quand, arrivé au mur de votre jardin... le fugitif qui parait ferré sur la gymnastique a sauté sur une borne, de la borne sur le mur, et du mur dans vos plates-bandes... Alors mon homme lui a envoyé un coup de fusil, moins dans l'espoir de l'atteindre que pour nous prevenir qu'il y avait du nouveau, nous l'avons rejoint en effet, il nous a tout raconté, et je viens vous demander, monsieur le Pasteur, si vous n'avez pas vu le français après lequel nous courons?

LE PASTEUR.

Moi?

SCHLICK.

Et si vous ne le cachez point chez vous?

LE PROSCRIT, à part.

Je suis perdu!...

LE PASTEUR.

Comment pouvez-vous supposer qu'avec la haine que je porte aux gens de sa nation...

SCHLICK.

C'est aussi ce que j'ai dit aux camarades.

AMÉLIE, respirant.

Oh! n'est-ce pas?

SCHLICK.

Mais à moi, Schlick, je me suis dit : «Bah! monsieur le Pasteur est si bon, qu'il est capable d'avoir oublié sa haine et de donner l'hospitalité... même à son plus grand ennemi.»

LE PASTEUR.

Monsieur Schlick, fouillez toute la maison, et si vous trouvez votre homme, prenez-le je vous le permets.

SCHLICK.

Oh! du moment que celui que je cherche, n'est pas ici, il est inutile de le chercher ailleurs. (Il regarde le proscrit avec une attention croissante.)

LE PASTEUR, inquiet.

Monsieur Schlick, vous nous ferez bien le plaisir, avant de vous retirer, de boire avec nous un verre de notre vieux vin du Rhin.

SCHLICK.

Moi, monsieur le Pasteur... volontiers... ce me sera une occasion de porter un toast à mes anciens compatriotes les Français...

LE PASTEUR, à Amélie qui s'est déjà levée.

Va, ma fille, va... et apporte-nous du meilleur...

AMÉLIE.

A l'instant, mon père.

SCÈNE VIII

LES MÊMES moins AMÉLIE.

SCHLICK.

Oui, je comprends... La jeune fille voudrait tout à la fois rester et partir; elle devine que je vais profiter de son absence pour me permettre de vous faire quelques questions, monsieur le Pasteur...

LE PASTEUR.

Quelles questions, monsieur Schlick?

SCHLICK.

D'abord, avec votre permission comme on dit de l'autre côté du Rhin, je vais vous demander ce que monsieur fait ici?... (Il désigne le proscrit.)

LE PASTEUR.

Mais vous le voyez bien, ce me semble, il soupe avec nous.

SCHLICK.

Oui, vous avez raison, monsieur le Pasteur, quant à cela je le vois bien... aussi était-ce une manière de parler... je voulais demander qui il est?...

LE PASTEUR.

Comment! vous ne le connaissez pas?

SCHLICK.

Non, mais je désire faire sa connaissance.

LE PASTEUR.

Et voilà tantôt trois mois qu'il est dans le pays.

SCHLICK.

Trois mois... et c'est...

LE PASTEUR.

C'est le fils de ma sœur, mon neveu Newmann de Nuremberg.

SCHLICK.

Le fils de votre sœur... ah ! ah !.... votre neveu Newmann de Nuremberg.

LE PASTEUR.

Et qui vient ici pour épouser ma fille...

SCHLICK.

Vraiment ?... cousin Newmann, je vous félicite.... (Il lui tend la main. — Le proscrit lui donne la sienne. — Bas.) Allons, la main ne tremble pas... c'est un brave !

SCÈNE IX

LES MÊMES, AMÉLIE, rentrant.

AMÉLIE.

Voilà, mon père !

SCHLICK, regardant Amélie.

En effet, dix-sept ans, jeune et jolie... (Regardant le proscrit.) Vingt-six à vingt-huit ans, yeux bleus, cheveux noirs, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches, quant à la taille, je n'en saurais juger... mais si monsieur était debout, je parierais qu'il est de cinq pieds quatre pouces, et ce sera, ma foi, un joli couple.

LE PASTEUR.

Que dit-il? mais c'est le signalement de tout-à-l'heure.

LE PROSCRIT, à part.

Il m'a reconnu !

SCHLICK.

Ma foi, ma belle demoiselle, puisque je tiens à la main un verre de si bon vin, je ne saurais résister... à votre santé ! à celle du cousin Newmann et à votre bonheur en ménage.

AMÉLIE.

A la santé de mon cousin Newmann, à mon bonheur en ménage... je ne comprends pas, monsieur Schlick...

LE PASTEUR.

Oh ! malheureuse !

LE PROSCRIT, se levant.

Monsieur, il est inutile de dissimuler plus longtemps, je suis celui que vous cherchez.

SCHLICK, le faisant asseoir.

Taisez-vous donc ! (A voix basse.) Je me rappelle que j'ai été Français, et je bois à la santé du cousin Newmann fiancé de la belle Amélie, pas autre chose. (Haut.) A la santé du cousin Newmann... (Ils boivent tous.)

LE PASTEUR.

Monsieur Schlick, vous êtes un brave homme !

SCHLICK.

Taisez-vous donc !... je voulais simplement vous prouver que je n'étais pas un imbécile, comme on dit de l'autre côté du Rhin.

AMÉLIE.

Oh ! monsieur Schlick, que de remerciements !

SCHLICK.

Taisez-vous donc ! et une autre fois comprenez mieux.... vous n'aurez pas toujours affaire au bonhomme Schlick! (Haut.) Maintenant, je vais dire aux camarades que là où je croyais trouver un proscrit, je n'ai trouvé qu'un fiancé... (Bas.) Seulement, je lui conseille d'aller faire les noces ailleurs.... En attendant, cachez monsieur où vous voudrez, peu importe... mais cachez-le, et qu'il ne sorte pas que tout mon monde ne soit couché... Bonsoir, monsieur le Pasteur, bonsoir mademoiselle Amélie, bonsoir cousin Newmann.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins SCHLICK.

AMÉLIE.

Oh! malheureuse que je suis! j'ai failli vous perdre !...

LE PASTEUR.

Oui, mais grâce à ce brave homme, vous êtes sauvé !

LE PROSCRIT.

Et grâce à vous... Monsieur ! Oh ! merci cent fois ! (Il serre les mains du pasteur.)

AMÉLIE, à part.

Le capitaine Robert serrant les mains du père de Gertrude !. . Mon Dieu ! ce n'était point votre colère... mais votre miséricorde qui l'avait amené ici !

LE PASTEUR.

Et maintenant, Monsieur, suivez le conseil que nous a donné Schlick. Montez dans cette chambre et franchissez-en le seuil avec respect... C'est la chambre d'une pauvre martyre... Et tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous appelle.

LE PROSCRIT.

Oui, Monsieur... mais auparavant deux mots... Peut-être serai-je obligé de fuir sans vous revoir, sans avoir le temps de vous parler... Cet homme, le brigadier, vous rappelait tout à l'heure que vous aviez habité la Westphalie ?

LE PASTEUR.

C'est vrai.

LE PROSCRIT.

Quelle partie de la Westphalie, habitiez-vous, s'il vous plaît?

LE PASTEUR.

Le village de Graffenrode.

LE PROSCRIT.

Le village de Graffenrode !

AMÉLIE, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle s'occupe de débarrasser la table.)

LE PROSCRIT.

Monsieur, avez-vous connu parmi vos pieux collègues, un digne homme nommé le pasteur Mittler ?

LE PASTEUR.

Mit !... Mittler !...

LE PROSCRIT.

Le pasteur Mittler... oui !

LE PASTEUR.

Je l'ai connu.

LE PROSCRIT.

Le trouverai-je encore à Graffenrode ?

LE PASTEUR.

Que lui voulez-vous ?

LE PROSCRIT.

Pardon, Monsieur... Il s'agit d'un secret qui n'est pas le mien, et je ne puis que vous répéter ma question : Le trouverai-je encore à Graffenrode ? Ou serait-il mort des suites de sa blessure ?

AMÉLIE.

Mon père ! (Elle met un doigt sur ses lèvres.)

LE PASTEUR, bas.

Sois tranquille, mon enfant... (Haut.) Le pasteur Mittler est mort des suites de sa blessure.

LE PROSCRIT.

Mort !... Et sa fillle ?

LE PASTEUR.

Laquelle ? Il en avait deux...

LE PROSCRIT.

Sa fille Gertrude.

LE PASTEUR.

Vous savez qu'il avait une fille qui s'appelait Gertrude ?

LE PROSCRIT.

Oui... Est-elle heureuse ?

LE PASTEUR.

Bien heureuse... plus heureuse que dans ce monde... Elle est au ciel.

LE PROSCRIT.

Morte aussi !...

AMÉLIE, bas.

Oh ! il faut que je les empêche de se reconnaître... (Haut.) Mon père, oubliez-vous que monsieur doit se cacher, qu'il y va de sa vie, s'il est vu !... Monsieur, au nom du ciel, montez dans la chambre de ma sœur...

LE PROSCRIT.

J'y vais... Oh ! ma vie vous est donc précieuse, que vous la défendez ainsi ?

AMÉLIE, au proscrit, avec épouvante.

Taisez-vous! taisez-vous !... Tenez, prenez cette bougie, regardez un portrait qui est entre les deux fenêtres... et fuyez...

LE PROSCRIT:

Que veut-elle dire ?

AMÉLIE.

Allez! allez ! (Le proscrit monte l'escalier.)

LE PASTEUR, à lui-même.

Quel peut être cet étranger!... D'où vient qu'il connaît ma famille... et que va-t-il faire à Graffenrode ?

AMÉLIE.

Plus tard, vous le lui demanderez, mon père... et bien certainement il vous le dira.

LE PASTEUR, au proscrit.

Vous savez la consigne, Monsieur... La plus grande prudence est nécessaire... Enfermez-vous... et ne descendez point que je ne vous appelle. (Le proscrit sort par la porte en haut de l'escalier.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins le PROSCRIT.

LE PASTEUR, qui a vu les angoisses d'Amélie.

Ma fille, mon Amélie, mon enfant... en voilà un de sauvé... il me reste à sauver l'autre.

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire, mon père ?

LE PASTEUR.

Je veux dire que tu aimes ce jeune homme !

AMÉLIE.

Lui ! moi? Non, non, mon père, vous vous trompez !

LE PASTEUR.

Pourquoi essayer de mentir?

AMÉLIE.

Je ne mens pas, mon père... Je vous jure que ce jeune homme ne sera jamais rien pour moi.

LE PASTEUR.

Tu ne l'aimes pas?

AMÉLIE.

Non-seulement je ne l'aime pas, mais il m'épouvante.

LE PASTEUR.

Il t'épouvante !... et pourquoi ?

AMÉLIE.

Rien !... pour rien ! n'écoutez donc pas ce que je dis, mon père, je suis folle.

LE PASTEUR.

Mais enfin !...

AMÉLIE, apercevant le brigadier.

M. Schlick ! que vient-il faire encore ? (Elle recule d'un pas et laisse la scène à son père et au brigadier.)

SCÈNE XII

Les Mêmes, SCHLICK.

LE PASTEUR.

C'est vous, brigadier ?

SCHLICK.

Oui, et fort embarrassé, même.

LE PASTEUR.

Embarrassé ! comment cela ?

SCHLICK.

Monsieur le Pasteur, les nouveaux renseignements que j'attendais...

LE PASTEUR.

Eh bien ?

SCHLICK.

Eh bien, ils sont arrivés, (Mystérieusement.) Il paraît que le fugitif est un homme bien autrement dangereux que je ne le croyais.

AMÉLIE.

Mon Dieu !

LE PASTEUR.

Vraiment !...

SCHLICK.

Si dangereux que sa tête est mise à prix.

AMÉLIE.

Ah !... (Elle jette un regard sur la chambre.)

SCHLICK, surprenant le regard.

Il est là !...

LE PASTEUR, répétant.

Mise à prix ?

SCHLICK.

A deux mille thalers, rien que cela !

LE PASTEUR.

Eh bien !

SCHLICK.

Eh bien ! je dis que celui qui le prendra, monsieur le Pasteur, fera une bonne prise... deux mille thalers, sans compter l'avancement.

LE PASTEUR.

L'avancement !...

SCHLICK.

Sans doute, si c'est un brigadier qui le prend, il sera fait maréchal-des-logis, si c'est un maréchal-des-logis, il sera fait sous-lieutenant... Or, comme il ne peut manquer d'être pris...

LE PASTEUR.

Il ne peut manquer d'être pris ?

SCHLICK.

Oh ! non. On sait où il est. Autant vaut, vous comprenez bien, monsieur le Pasteur, que ce soit moi qu'un autre qui ait la prime et l'avancement.

LE PASTEUR.

Malheureux ! vous l'arrêteriez ?

SCHLICK.

Dame ! on est gendarme.

LE PASTEUR.

Oh ! et vous, si généreux tout à l'heure, vous !... pour une misérable somme...

SCHLICK.

Vous appelez deux mille thalers une misérable somme ?

LE PASTEUR.

Mais cet homme dont la tête est à prix, c'est un de vos anciens frères d'armes.

SCHLICK, se grattant l'oreille.

Je le sais bien, et c'est ce qui me désole.

LE PASTEUR.

Et de sang-froid vous le pousseriez au supplice qui l'attend ?

SCHLICK.

Morbleu ! je suis au désespoir, mais que voulez-vous, le diable me tente... L'argent est rare par le temps qui court, et vous comprenez... (Il jette les yeux du côté de la chambre.) N'avoir que dix marches à monter pour ramasser deux mille thalers sur la onzième.

AMÉLIE, bas.

Il sait qu'il est là !... (Haut.) Mon père !

LE PASTEUR.

Vous, Schlick, un si honnête homme !

SCHLICK.

Eh! justement, en l'arrêtant je reste un honnête homme, puisque je suis gendarme... D'ailleurs, j'ai une femme à soutenir... une fille à marier... On ne marie pas les filles sans dot, monsieur le Pasteur... et les deux mille thalers, ce sera la dot de ma fille.

AMÉLIE, avec une émotion comprimée et un geste suppliant.

Mon père... mon père... je ne me marierai jamais, moi...

LE PASTEUR.

Je comprends. — Ecoutez, Schlick?...

SCHLICK.

J'écoute, monsieur le Pasteur; mais permettez-moi de ne pas perdre de vue cette porte... là, ainsi c'est bien.

LE PASTEUR.

Vous regrettez de faire ce que vous faites!

SCHLICK.

Je vous dis que j'en suis au désespoir!

LE PASTEUR.

Et ce n'est point de bon cœur, n'est-ce pas, que vous poussez à sa perte un homme, votre ex-compatriote, votre ancien frère d'armes?

SCHLICK.

Je ne m'en consolerai jamais, monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Eh bien! si vous pouviez gagner les deux mille thalers sans arrêter ce malheureux?

SCHLICK.

On ne paie pas la pitié, monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Quelquefois.

AMÉLIE, suppliante.

Oh! mon père!

LE PASTEUR.

Si, par exemple... moi... je vous donnais les deux mille thalers?

SCHLICK.

Si vous me donniez les deux mille thalers?

LE PASTEUR.

Oui.

SCHLICK.

Vous?

LE PASTEUR.

Moi.

SCHLICK.

Resterait l'avancement.

LE PASTEUR.

Qui n'est pas sûr !

SCHLICK.

Aussi... je sacrifierais l'avancement.

LE PASTEUR.

Et vous laisseriez le Français s'échapper ?

SHLICK.

C'est-à-dire... que si vous me donnez les deux mille thalers... ce sera si beau de votre part, voyez-vous... et j'en resterai plongé dans une si grande admiration que vous n'aurez qu'à m'indiquer de quel côté vous désirez que je tourne la tête, et combien de temps vous voulez que je ferme les yeux!

LE PASTEUR.

Ma fille, prends cette clef... Tu sais où est l'argent ?

SCHLICK.

Un moment, monsieur le Pasteur ?

LE PASTEUR.

Quoi ! vous repentez-vous?

AMÉLIE.

Mon Dieu !

SCHLICK.

Non, cela tient toujours... seulement, je veux que vous sachiez bien que je ne vous vole pas vos deux mille thalers. Voici la cédule en question. (Il tire un papier de sa poche et lit :) « Il sera compté 2,000 thalers à tout agent de la force armée qui appréhendra au corps, et qui remettra aux mains de l'autorité... le capitaine Robert ! »

AMÉLIE, à part.

Ah ! tout est perdu ! (Elle monte quelques marches de l'escalier.)

LE PASTEUR, avec explosion.

Le capitaine Robert... Il n'y a pas ce nom-là ?

SCHLICK.

Si fait pardieu !... Il y est, et en toutes lettres.

LE PASTEUR.

Le capitaine Robert !... (Il arrache le papier des mains du brigadier.) Oh !... (Saisissant la carabine que le brigadier a posée sur la table.) Ce n'est pas vous, alors ; mais c'est moi !... (Il s'élance vers l'escalier.)

AMÉLIE, se jetant à genoux.

Mon père ! au nom de votre fille Gertrude qui a pardonné en mourant !...

SCHLICK.

Que diable se passe-t-il donc ? (Pause d'un instant.)

LE PASTEUR, laissant lentement échapper la carabine de sa main gauche, et de la droite donnant la clef à Amélie.

Tiens, ma fille, au nom de ta sœur !...

AMÉLIE, baisant les mains du pasteur.

Oh ! mon père ! mon père, à vous tout mon amour ! à vous toute ma vie ! (Elle s'élance hors de scène.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins AMELIE.

LE PASTEUR.

Monsieur Schlick... vous allez avoir cette somme, moins trois thalers cependant, car de ces trois-thalers, j'ai fait ce matin des aumônes, qui m'ont porté bonheur, puisque ce soir, j'ai pu sauver la vie d'un de mes semblables. (Il tombe écrasé dans un fauteuil.)

SCHLICK.

Trois thalers... je n'y regarde pas de si près pour une bonne action... et cependant que dirai-je à ma femme pour expliquer l'absence de ces trois thalers... Si j'étais encore Français, je lui dirais que je les ai bus... je suis Allemand, je lui dirai que je les ai mangés.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Voici l'argent.

LE PASTEUR.

J'ai votre parole, monsieur Schlick !

SCHLICK.

Soyez tranquille, monsieur le Pasteur, et je n'y ai jamais manqué... Seulement, invitez le cousin Newmann à regagner vivement Nuremberg, dussiez-vous l'y rejoindre avec cette belle enfant là, pour faire les fiançailles.... Quant à moi, je m'en vais doublement heureux ! (Faisant sonner les thalers.). La main lourde, mais la conscience légère... Des thalers et pas de remords ! Voilà une bonne journée ! (Il sort.)

SCÈNE XV

LE PASTEUR, AMÉLIE, puis LE PROSCRIT.

AMÉLIE, se jetant dans les bras de son père.

Oh ! mon père !... mon père, soyez béni !

LE PASTEUR, après un moment d'émotion.

Et maintenant, attends... cet homme... que je l'appelle!

AMÉLIE.

Mais pas un mot, pas un reproche, n'est-ce pas?

LE PASTEUR.

Oh! sois tranquille... Où serait sans cela le mérite de ce que j'ai fait? (Levant la tête et apercevant le proscrit.) Ah! vous étiez-là, Monsieur?

LE PROSCRIT.

Oui, car j'ai tout entendu!

LE PASTEUR.

Veuillez descendre!

LE PROSCRIT, s'arrêtant devant le pasteur.

Je sais maintenant chez qui je suis, monsieur Mittler.

LE PASTEUR.

Ah!

LE PROSCRIT.

Ce portrait qui est là haut?

LE PASTEUR.

Vous l'avez reconnu...

LE PROSCRIT, tirant un portrait.

Oui.,.. grâce à cette miniature..... faite de souvenir.... non pas par moi, Monsieur....

LE PASTEUR.

Et par qui donc?

LE PROSCRIT.

Par le coupable... qui ne tarda pas à expier sa faute.... son crime... sur un champ de bataille...

AMÉLIE.

Vous n'êtes donc pas le capitaine Robert?

LE PROSCRIT.

Si fait, mademoiselle... seulement, il y en avait deux.... les deux frères.

AMÉLIE, à part.

Son frère!

LE PROSCRIT, tirant un portefeuille.

Voici les titres de la fortune de celui qui vous avait offensé et que Dieu a puni... 200,000 francs.... Et sachez seulement que je m'acquittais de sa volonté dernière en allant chercher en Westphalie le pasteur Mittler et sa fille Gertrude.

LE PASTEUR.

Monsieur...

LE PROSCRIT.

Vous avez sacrifié pour moi la dot de votre fille, permettez-moi de lui en rendre une autre.

LE PASTEUR.

Demandez à elle-même si elle accepte.

LE PROSCRIT.

Amélie, rappelez-vous que le brigadier Schlick a bu à l'heureux mariage de la fille du Pasteur avec son cousin Newmann.... Amélie, c'était moi qui était le cousin Newmann... et la preuve... (Il lui montre le bouquet de violettes.)

AMÉLIE.

Mon père... je n'ai de forces que pour me taire... et pour vous obéir !

LE PASTEUR.

Oui... tu n'as pas le pouvoir d'étouffer ton amour... c'est à moi à vaincre ma haine.... Nous irons rejoindre à Nuremberg le cousin Newmann... et là, je te permettrai de recevoir avec sa main, non pas la réparation de l'outrage... mais le paiement de l'hospitalité. — A Nuremberg !

LE PROSCRIT, avec des larmes dans la voix.

A Nuremberg.... Laissez-moi dire, mon père !.. (Il porte successivement à ses lèvres la main d'Amélie et celle du Pasteur.) Oh ! je n'ai que des baisers pour sa main ; mais j'ai des pleurs pour la vôtre ! (Amélie et le proscrit tombent aux genoux du Pasteur.)

LE PASTEUR.

Partez ! partez ! Et puisse Dieu m'absoudre, lorque comme lui... je viens de pardonner !...

Le rideau baisse.

FIN

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.